

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

Économies

Pensée critique

Espaces

Politique

Sociétés

Pratiques sociales

Civilisations

WU HUIYI

**TRADUIRE LA CHINE AU XVIII^e SIÈCLE : LES JÉSUITES FRANÇAIS
TRADUCTEURS DE TEXTES CHINOIS ET LA RECONFIGURATION
DES CONNAISSANCES EUROPÉENNES SUR LA CHINE (1687-CA. 1740)**

Thèse d'histoire et civilisations en co-tutelle, soutenue le 13 septembre 2013 : Université Paris Diderot - Paris 7, ED 382, sous la co-direction de Marie-Noëlle Bourguet et de Catherine Jami.

Istituto Italiano di Scienze Umane (Florence, Italie), dans le cadre du programme doctoral européen « l'Europe et l'invention de la modernité », sous la direction de Jacques Revel.

Mots-clés : Traduction – Jésuites – Dix-huitième siècle – Circulation – Savoirs – Sinologie.

Parmi les civilisations que l'Europe rencontre entre le XVI^e et le XVIII^e siècle au cours de son expansion, la Chine occupe une place éminente, et les missionnaires jésuites, présents en Chine depuis 1583, ont été des informateurs clés dans la construction des connaissances européennes sur la Chine. Or, à la fin du XVII^e siècle, la formation d'une mission française indépendante (dont le début peut être situé en 1687, avec l'arrivée en Chine de cinq jésuites français envoyés par Louis XIV, connus sous le nom des « Mathématiciens du Roi ») va occasionner un profond renouveau de ces connaissances qui se diffusent désormais en langue vernaculaire (le français) avec une régularité et une visibilité accrue. Les *Lettres édifiantes et curieuses* (Paris, 1701-1776, recueils de correspondance de missionnaires qui parurent à raison d'un volume tous les deux ou trois ans) et la *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise* (Paris, 1735, 4 tomes) ont marqué des jalons décisifs pour l'histoire de la sinologie européenne. On reconnaît généralement que les connaissances venues de Chine ont significativement contribué à la formation de « l'esprit philosophique » de la France des Lumières ; mais quelles sont les sources de ces savoirs, et comment ont-ils été construits sur le terrain ?

Ma thèse tâche d'esquisser une réponse à cette question, en s'intéressant aux traductions de textes chinois repérés dans les écrits de missionnaires jésuites. En effet, à l'époque de l'arrivée des jésuites, la Chine possédait de fortes traditions lettrées et un marché de livres imprimés dynamique, offrant

des conditions de savoir comparables à celles de l'Europe plus qu'aucun autre terrain de mission d'outre-mer. La « rencontre » entre la Chine et l'Europe par l'intermédiaire des jésuites est donc dans une large mesure celle entre deux cultures livresques. La lecture constitue un moyen de savoir privilégié pour les jésuites en Chine, comme en témoigne la profusion de sources qui se disent « traduites du chinois » qu'on relève sous leur plume. Ces traductions, qui vont des citations isolées aux ouvrages entiers, émaillent les pages de la *Description*, des *Lettres édifiantes et curieuses* comme des manuscrits inédits. Mon travail tente une analyse des pratiques mises en place, en identifiant les originaux chinois et en les confrontant aux traductions françaises. Les sources archivistiques sont également mobilisées pour reconstituer le contexte des traductions et l'intention des missionnaires traducteurs, souvent passée sous silence lors de la publication. Il s'avère que la situation interculturelle de la mission a produit des traductions bien plus souvent que nous ne le pensions ; mais les rapports qu'entretiennent les jésuites avec leurs sources chinoises sont aussi complexes que les pratiques textuelles mises en œuvre sont diversifiées. Cette complexité se comprend à la lumière des multiples contextes dans lesquels la mission jésuite en Chine s'inscrit, et peut jeter un nouvel éclairage sur ses enjeux religieux, politiques, économiques et savants.

Après une introduction qui revient sur l'évolution des enjeux de la traduction (des langues européennes vers le chinois et dans le sens inverse) pour l'histoire de la mission jésuite en Chine depuis sa fondation en 1583 jusqu'au début de la mission française en 1687, j'examine dans un premier chapitre (« *Apprendre pour traduire, traduire pour apprendre* ») le processus d'apprentissage du chinois chez cette génération de jésuites français entrés en Chine au tournant du XVIII^e siècle. Ce processus est décomposé en trois étapes : d'abord, l'apprentissage des langues européennes (tant classique que vernaculaires) dans les collèges en Europe ; ensuite, l'apprentissage du chinois oral, qui ne démarre qu'après le départ vers la Chine, et qui constitue une étape en elle-même, dissociée de l'apprentissage des caractères, au moyen des manuels composés par des missionnaires pour le besoin de leurs confrères ; et finalement, l'acquisition du chinois écrit, accessible sans doute aux plus doués seulement, qui utilisent des outils pédagogiques locaux. En contrepoint d'une narration missiologique qui met uniquement l'accent sur le talent et la volonté des missionnaires, j'observe que d'une part, il existait des méthodes, soit inspirées de celles utilisées pour l'enseignement de langues classiques dans les collèges européens, soit existantes sur le marché des livres chinois, qui permettent de rationaliser le processus d'apprentissage ; et que d'autre part, l'apprentissage linguistique ne constitue pas une étape préliminaire qui précède la traduction, mais qu'au contraire, celle-ci intervient dès ce stade en tant que moyen pédagogique.

Toutefois, pour expliquer l'extraordinaire ampleur des activités de traduction par les missionnaires pendant la période, il est indispensable de les restituer dans le contexte de la « querelle des rites chinois », une gigantesque polémique au sein de l'Église catholique autour de la stratégie

d'évangélisation appliquée jusque-là par les jésuites, souvent décrite comme une stratégie d'« accommodation », fondée sur un jugement de compatibilité entre le confucianisme ancien et le christianisme. Cette stratégie devient ouvertement contestée à cette époque, par les adversaires d'autres ordres et aussi par certains jésuites. Le second chapitre, « *Traduire à l'âge des controverses* », tente de contextualiser les traductions produites en lien avec cette querelle. L'historiographie avait longtemps pensé la querelle des rites en termes d'une dichotomie entre jésuites et leurs adversaires, entre défenseurs et détracteurs des rites chinois, ces derniers souvent tenus pour « sinophobes » ou sinologues moins compétents, qui se refusent à l'effort de compréhension envers la culture locale. Je montre qu'au contraire, tous les partis prenants dans le débat reconnaissent la primauté des autorités textuelles chinoises et les adversaires des rites n'ont pas manqué de perspicacité dans l'interprétation des livres chinois : de ce point de vue, la traduction constitue un observatoire privilégié pour suivre le déroulement de la querelle qui s'avère décisive pour le sort de l'Église catholique en Chine. Cependant, au lieu de prendre ces positions pour acquises, je propose de les appréhender dans leur construction progressive au niveau de chaque individu. Aussi ce chapitre suit-il étroitement la trame chronologique en adoptant le point de vue de la génération de jésuites français qui arrivent en Chine autour de 1700, avec un premier temps de « découverte » de la réalité du monde chrétien en Chine à la veille d'une crise majeure, suivi d'un temps de « confrontation » entre Rome et Pékin, avec l'interdiction des rites chinois par le pape, puis l'arrivée en Chine d'un légat papal en 1707 et le fiasco de sa rencontre avec l'empereur Kangxi (r. 1662-1722). Un troisième temps nous amènera dans une querelle plus franco-française, celle du « figurisme », une hétérodoxie ayant pour chef de file Joachim Bouvet (1655-1730), l'un des « Mathématiciens du Roi », qui exalte le classique chinois *Yijing* [Classique des mutations] comme prophétie chrétienne. Ce tableau général permet de mettre en perspective le corpus publié sur le fond de l'ensemble des traductions produites par les missionnaires en Chine, dont la plupart sont restées à l'état de manuscrit, de comprendre les enjeux des traductions dans toutes leurs nuances, tout en délimitant la portée de ces querelles doctrinales dans le contexte de la mission en Chine.

Après ce chapitre qui embrasse la logique événementielle, les chapitres 3 et 4 proposent des examens textuels plus approfondis, d'abord dans le domaine de la « philosophie », et ensuite dans le domaine de l'histoire naturelle et des « arts ». Le chapitre 3 est essentiellement consacré à l'analyse d'une curieuse traduction par François-Xavier Dentrecolles (1664-1741), publiée en 1735 dans la *Description*, qui s'annonce comme « *Dialogue, où un philosophe moderne athée expose son sentiment sur l'origine et l'état du monde* ». En définissant l'auteur chinois comme « athée », le jésuite rompt avec ses prédécesseurs traducteurs de classiques confucéens, en cherchant, non plus à rapprocher le christianisme et le confucianisme, mais à délimiter la frontière entre eux ; au lieu de chercher des équivalences, il identifie des intraduisibles. La traduction devient ainsi une démarche contradictoire, sans

cesse tiraillée entre compréhension et condamnation. J'ai pu découvrir, grâce au moyen peu orthodoxe d'outil informatique, que Dentrecolles avait en réalité traduit du *Dou peng xian hua* [Propos oisifs sous la tonnelle des haricots], un roman vernaculaire par un auteur anonyme du XVII^e siècle, lui-même une véritable curiosité dans le paysage romanesque chinois, qui fait preuve d'une « modernité » étonnante à plus d'un égard vis-à-vis la tradition chinoise. L'analyse croisée entre ce curieux original et sa non moins curieuse traduction se place tour à tour dans les perspectives de la littérature, de la philosophie naturelle et de l'histoire de la mission catholique. Si à la fin, l'intention exacte du jésuite reste difficile à démêler, l'épisode fait valoir l'énorme potentialité heuristique que comporte l'acte de traduire, qui permet de réunir autour d'un texte migrateur les genres littéraires et les champs historiographiques *a priori* indépendants.

Le chapitre 4 délaisse le monde des idées pour le monde matériel, en s'intéressant aux traductions concernant les animaux, plantes, minerais et les « arts ». Ce domaine porte davantage la marque distinctive des jésuites français qui répondent à l'attente des savants et des experts techniques laïcs francophones. Ces traductions se démarquent nettement de celles qui touchent à la « philosophie » et à la « religion » par leurs chronologies, totalement décalées, ainsi que par les lieux de débat, les formes de discours et les critères d'arbitrage. Dans ce domaine également, les jésuites s'appuient plus souvent sur les sources livresques que sur l'observation directe, l'accès à l'objet leur étant souvent impossible. Sans viser l'exhaustivité, mon travail met en parallèle deux jésuites et leurs projets de traductions que l'éditeur parisien a publiées comme un ensemble cohérent. Le premier se déroule au début des années 1690, porté par Bouvet (avec concours ponctuel de Claude de Visdelou, autre « Mathématicien du Roi ») dans le contexte d'un rapport privilégié avec l'Académie royale des Sciences d'une part, et avec l'empereur Kangxi d'autre part. L'autre se situe entre le milieu des années 1720 et la fin des années 1730, entrepris par Dentrecolles, dont la carrière a jusque-là été essentiellement celle d'un missionnaire de campagne et qui n'a jamais noué de lien ni avec la cour impériale, ni avec les institutions savantes métropolitaines. L'examen des deux séries de traductions met en lumière des divergences significatives de pratiques, avec l'un qui sépare radicalement la traduction et l'observation directe et l'autre qui combine constamment les deux moyens de savoir, l'un qui prend soin de préserver l'étrangeté de la pensée naturaliste chinoise et l'autre qui ne cherche que des solutions immédiatement applicables à des besoins de l'Europe, mobilisant parfois des types de textes qui n'entrent pas *a priori* dans le corpus consacré pour l'histoire des sciences et des techniques de la Chine. L'approche historique sur les traductions par les jésuites au XVIII^e siècle n'a pas vocation à juger si les connaissances produites ont été « correctes » ou « erronées » ; elle vise plutôt comprendre cette rencontre entre Chine et Europe en leurs propres termes, tout en réfléchissant, en retour, sur nos propres conditions de connaissances sur la pensée et les savoirs de la Chine du XVIII^e siècle.

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

DOSSIER THÉMATIQUE : « LES LIEUX DU CORPS : POLITIQUE ET ÉMANCIPATION »

Alice CARABÉDIAN, Anders FJELD, Rémi ZANNI

Les lieux du corps

Paula VASQUEZ LEZAMA

Malades, disparus et suppliciés : l'in-corporation de la violence sociale et politique au Venezuela

Tony FERRI

Le corps face aux pénalités contemporaines d'enfermement

François REYSSAT

Travail sale et sale boulot, de la résistance à l'émancipation. Les ouvriers du nettoyage en région parisienne

Miguel CASTELLO

La vie sans corps, un problème politique

Jean-François BISSONNETTE

Entre émancipation et paranoïa :

la « propriété de soi-même » comme motif aporétique de la sensibilité politique moderne

Marco ANGELLA

Corps, travail, émancipation. Au-delà de la reconnaissance

Cornélia MÖSER

Our bodies-ourselves ? Discrimination et émancipation corporelle dans la pensée féministe allemande

Camille LOUIS

Le corps au travail de son émancipation.

Gestes politiques et processus artistiques à partir du projet *Autour de la table*

Éléonore ANTZENBERGER

Pierre Molinier, le corps réinventé

Adrien CASCARINO

Scarifications et politique : destructions et (re)constructions des corps

Camila ARÊAS

Le voile comme véhicule politique et utopique du corps : émancipation sociale et investissement territorial

VARIA

Maria Dolores AMAT

La pratique socratique de Hannah Arendt et Leo Strauss

Olga Nadezhna VANEGAS

La raison publique : un consensus qui cache une forme de domination ?

Laurent AUCHER

Espace matériel, espace mémoriel du groupe dominant

RÉSUMÉ DE THÈSE

Wu HUIYI

Traduire la Chine au XVIII^e siècle : les jésuites français traducteurs de textes chinois et la reconfiguration des connaissances européennes sur la Chine (1687-ca. 1740)

COMPTES RENDUS

Judith BONNIN

Giulia Simone, Il Guardasigilli del regime

Malcom FERDINAND et Pauline VERMEREN

Groupe de lecture « post/dé/colonial/ité/isme »

RÉSUMÉS, MOTS-CLÉS ET BIOGRAPHIES DES AUTEURS

